

UNIVERSIDADE DE SÃO PAULO
FACULDADE DE FILOSOFIA, CIÊNCIAS E LETRAS

BOLETIM N.º 245 - 34 **L**íngua e Lit. Francêsa

N.º 5

CLAUDE-HENRI FRÈCHES

JOAQUIM NABUCO DE ARAUJO
POETE ET MORALISTE
D'EXPRESSION FRANÇAISE



SÃO PAULO (BRASIL)
1960

COMPOSTO E IMPRESSO NA SECÇÃO GRÁFICA DA
FACULDADE DE FILOSOFIA, CIÊNCIAS E LETRAS
DA UNIVERSIDADE DE SÃO PAULO
1960

Em homenagem a todos os meus
colegas da Faculdade de Filo-
sofia, Ciências e Letras
da Universidade de
São Paulo.

On reconnaît généralement à Joaquim Aurélio Barreto Nabuco de Araujo bon nombre de qualités (1). Esprit distingué, cultivé, au courant des tendances littéraires et philosophiques du siècle, il manie le portugais en artiste; il est d'un talent oratoire consommé. Sa générosité, alliée à la beauté physique, fait de lui le *καλὸς κἀγαθὸς* du XIX^{ème} siècle brésilien; il est le champion des esclaves noirs et son coeur saigne de voir l'Allemagne s'emparer de l'Alsace et de la Lorraine. "Uma figura do mais alto porte, não precisamente em nossa história literária, mas na história de nossa cultura espiritual e de nossa vida política. . . .", dit fort bien António Soares Amôra (2).

De fait l'oeuvre principale de Nabuco est rédigée en français. **Les Pensées Détachées** (3), **L'Option** (4) sembleraient a priori ranger l'écrivain dans la catégorie des auteurs français de nationalité étrangère: le roi Frédéric II, le Prince de Ligne, Grimm, Goldoni; ou, plus près de nous, Julien Green, Carlo Coccioli. On pense assurément à l'universalité de la langue française, mais encore à l'idiome qui permet de rendre compte des plus fines nuances de la pensée: l'outil n'est pas en soi négligeable, encore moins s'il exprime la réflexion personnelle ou des vues morales, car la longue lignée des moralistes ou des

(1) Né à Récife en 1849. Mort à Washington, où il représentait le Brésil, en 1910.

(2) António Soares Amôra, **História da Literatura Brasileira (Seculos XVI-XX)**, Saraiva, São Paulo, 1958, p. 122.

(3) **Pensées Détachées et Souvenirs**, par Joaquim Nabuco, Hachette, Paris, 1906.

(4) **L'Option**, drame en cinq actes et en vers, publié chez Hachette en 1910; édition limitée à 150 exemplaires.

penseurs français a doté ce langage de pouvoirs créateurs: son retour en choc sur l'écrivain est générateur de nouvelle énergie, libère de nouvelles sources où peut s'abreuver la méditation.

L'Histoire de la Littérature Française doit-elle annexer ces francs-tireurs? En d'autres termes, faudrait-il considérer Nabuco — tel un Maxence Van der Mersch ou un Ionesco — comme un auteur français? Il ne saurait être question de contester son naturel brésilien: Taine lie-t-il sans bonnes raisons les arts à la terre, aux hommes, au milieu, voire aux climats? En ce cas ne mettrait-on pas en péril certaine notion ou quelque souhait de nationalisme en littérature ou en arts? Mais la parenté d'esprit défie sans doute les frontières. Il convient même d'admettre que tout art est contestable, s'il ne prétend qu'à être le miroir, plus ou moins enjolivé, embellissant, la photographie retouchée d'un peuple et d'un siècle. Romantiques et naturalistes échappent certains par le génie à ce péché irrémédiable. Combien peu d'élus! Par contre les historiens d'un mouvement littéraire savent qu'il faut, en brocanteur, examiner, puis rejeter le tas de déchets, afin de retenir l'homme ou l'oeuvre valables. Ils s'aperçoivent alors que les programmes se forgent dans les cénacles où l'on veut du neuf à tout prix, fût-ce même oripeaux et clinquant. Cependant l'oiseau rare domine vite le vol commun; à tire d'aile il gagne l'azur où cessent rivalités et disputes éphémères dans la pérennité de l'Homme retrouvé. Cette élection est donc liée à l'Humanisme; elle ne connaît ni race, ni temps, ni lieux. En d'autres termes tout mouvement littéraire tend nécessairement vers son classicisme.

Or Joaquim Nabuco ouvre, en quelque sorte, les portes de la littérature moraliste au Brésil moderne. Il rejoint par instinct et par technique La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère, Vauvenargues, Joubert. Emile Faguet s'y est laissé prendre: "Joaquim Nabuco — évidemment un pseudonyme — est un homme qui doit approcher de la soixantaine, qui a eu une très forte éducation franco-anglaise, qui a été fortement ému pour un temps par Chateaubriand, par Shelley, et par Renan, pour

toujours par la Bible; qui n'ignore, du reste, ni la philosophie allemande, ni Auguste Comte, qui a passé une partie de sa vie probablement dans des fonctions diplomatiques au Brésil, qui a moins écrit que lu et moins lu que réfléchi, qui s'est fait ainsi une très forte originalité d'esprit où il entre un peu de bizarrerie, et qui aime à écrire des "pensées détachées", à la manière de Nietzsche, plutôt que des livres composés" (5).

Pour Emile Faguet, Nabuco serait donc un français. Quant au reste, le critique se révèle assez perspicace; mais il n'énonce rien d'autre qu'on ne puisse découvrir dans les **Pensées Détachées**. Sans doute emploie-t-il un terme qui porte à faux: "un peu de bizarrerie". En fait Nabuco tranche de l'**honnête homme**; Faguet l'en félicite, tout en lui reconnaissant quelque étrangeté, peut-être un grain de folie. Ce qui déconcerte le bonhomme, c'est le caractère indubitablement brésilien de l'auteur, quelques épices dans une pensée cosmopolite; c'est aussi le christianisme d'un Renan converti, mais au Modernisme; c'est, chez Joaquim, sa conception artiste, symboliste presque, progressiste, avancée du monde social, moral et religieux.

*
* *
*

Minha Formação (6) éclaire la personnalité de Nabuco par le biais de la culture. Dès sa sortie de la Faculté de Droit de São Paulo, en 1870, il s'engage: il parle ou il écrit. Il a le goût romantique et croit au progrès de l'homme. N'a-t-il pas lu, dès 1866, **Les Paroles d'un Croyant** de Lamennais, **l'Histoire des**

(5) Emile Faguet, in **Les Annales Politiques et Littéraires** du 29 septembre 1907. Cf. "Nota dos editores" dans le tome X des **Obras Completas de Joaquim Nabuco** etc., Instituto Progresso Editorial S.A., São Paulo, 1949. Cf. Egalement, Carolina Nabuco, **A vida de Joaquim Nabuco**, Americ Ed. Cf. encore Osvaldo Melo Braga, **Bibliografia de Joaquim Nabuco**, Departamento de Imprensa Nacional, Rio de Janeiro, 1952, pp. 172-177.

(6) Cet ouvrage fut presque entièrement publié par le **Comercio de S. Paulo** en 1895. Puis par la **Revista Brasileira**. Il fut achevé en 1899.

Girondins de Lamartine, l'oeuvre de Pelletan, d'Esquiros, de Quinet? Heine et Hugo, ses poètes favoris; il n'ignore ni Donoso Cortez, ni le vieux Joseph de Maistre. La lecture de Bagehot en fait pourtant un monarchiste convaincu; mais son ambition devient plus intellectuelle: "Je cherchai en politique l'aspect moral, je l'imaginai une espèce de chevalerie moderne, la chevalerie errante des principes et des réformes; j'eus en elle les émotions de la tribune, parfois la popularité, mais je ne fus pas au delà du seuil; jamais le côté officiel ne me tenta, jamais ses délices ne me furent révélées; jamais je ne renonçai à l'imagination, à la curiosité, au dilettantisme, pour prononcer même les premiers vœux d'obéissance; je ne vis que de loin le voile de jacinthe et de pourpre du Saint des Saints, de si loin qu'il me parut un vieux rideau vert et jaune derrière lequel le Président du Conseil contemplait, tout seul, face à face, la majesté du pouvoir modérateur" (7). Sans doute Sedan et l'incendie de Paris, en 1871, l'intéressent-ils plus que la formation du cabinet Rio Branco. En 1872, il ne se préoccupe que de l'impression de **Camões e os Lusíadas**.

Enfin le voici qui vogue vers ses origines intellectuelles: son voyage en Europe, en 1873, constitue son "passage de la chrysalide au papillon" (8). Il formule avec un rare bonheur sa mentalité d'américain, accablé de solitude et de **sauidade**: "De um lado do mar sente-se a ausência do mundo; do outro, a ausência do país" (9). Ses pas en Europe déplacent les grandes ombres du passé: Mme de Staël, Jean-Jacques, Voltaire. Il

(7) **Minha Formação**, etc., p. 30: "...procurei na política o lado moral, imaginei-a uma espécie de cavalaria moderna, a cavalaria andante dos principios e das reformas; tive nela emoções de tribuna, por vèzes de popularidade, mas não passei dai: do limiar; nunca o officialismo me tentou, nunca a sua deleitação me foi revelada; nunca renunciei a imaginação, a curiosidade, o dilettantismo, para prestar sequer os primeiros votos de obediência; só vi de muito longe o véu jacinto e púrpura do **Sanctum Sanctorum** — tão de longe, que me pareceu um velho reposteiro verde e amarelo — por trás do qual o Presidente do Conselho contemplava sôzinho, face a face, a majestade do poder moderador".

(8) **Minha Formação**, p. 32.

(9) *Ib.*, p. 36.

visite cathédrales et châteaux. En cette France déchirée par la guerre il évoque dix siècles d'art et de littérature; et une période plus voisine, où pays français et german échangeaient leurs âmes. Aussi souffre-t-il de l'occupation, de l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine: les deux voisins n'en seront que plus irréconciliables!

Le tissu de sa philosophie reflète Spinoza, Kant, Hegel, Platon et aussi Plotin; il lit Strauss, Havet, Taine, Schérer, Sainte-Beuve. En dépit de tout, quel amour ne garde-t-il pas pour l'auteur de **René**! Assurément il admire George Sand, mais encore Sandeau. Dans le jeune tumulte de ses enthousiasmes on décèle quelque confusion, l'avidité du savoir et les certitudes mal clarifiées. Enfin il lui semble découvrir le lettré dont il voudrait reproduire l'image: sens critique, raison et sensibilité, une langue à la fois nimbée et précise, dont l'élégante coulée sème quelques pierreries dans une prose sereine et classique, assez décolorée malgré tout pour ne point faire taxer de frivolité l'homme d'une science austère. Bref Joaquim Nabuco rencontre Ernest Renan. **La Vie de Jésus** lui avait déjà, à la Faculté, fait perdre la foi, mais lui avait inspiré assez l'amour du Christ pour lui permettre plus tard de restaurer Sa divinité, dans une définitive conversion.

Le jeune brésilien ne manque donc pas d'envoyer à l'exégète son premier ouvrage en français, un recueil de vers, **Amour et Dieu** (10). Il vaut la peine de citer Renan: "Oui, vous êtes vraiment poète. Vous avez l'harmonie, le sentiment profond, la facilité pleine de grâce" (11). Or le vieil homme se targuait de n'avoir jamais menti depuis 1851, sauf quand un poète lui offrait ses vers! George Sand fut délicieuse: "Il (le recueil) est d'une rare distinction et les nobles pen-

(10) **Amour et Dieu**, Poésies, de Joaquim Nabuco, Paris, Imprimerie de S. Claye, Rue Saint-Benoît, 1874. Nabuco utilisait spontanément le vers français pour confier ses impressions de voyage au lecteur éventuel. Il apprit rapidement les secrets de la rime, de l'hémistiche et de l'hiatus.

(11) Lettre d'Ernest Renan: Sèvres, le 15 août 1874.

sées y parlent une noble langue” (12). Mais Edmond Schérer resta muet.

*
* *
*

AMOUR ET DIEU

Le recueil de Joaquim Nabuco, **AMOUR ET DIEU**, fut publié en 1874 à Paris. Il comprend 24 poèmes. L’auteur y chante d’abord l’amour de rencontre qui laisse au cœur à la fois quelque attendrissement et quelque brûlure. Ainsi, dans **Nostalgie et Amour**, Nabuco unit-il avec un certain talent **saüdade** et sensualité:

La chaleur de ton Amérique
La trouvais-tu pas sur ton sein?
.....
Quand nous nous disions: “Je t’aime”,
Par ce ciel transparent, uni,
L’écho de notre court poème
Nous revenait de l’infini.

Le poète se retrouve en effet dans le souvenir; le rêve est pour lui “le reflet du couchant”. A Amalfi, il oppose le passé au futur:

Vous aimez, je sais, l’espérance,
Je n’aime que le souvenir...
Ami, le bonheur en ce monde,
C’est l’illusion du passé. (**Le Rêve**)

Le souvenir, du reste, est un secours pour l’âme abandonnée; mais la souffrance est féconde:

A chaque douleur l’âme devient meilleure
Et comprend le bonheur d’aimer, seule, en secret...
La feuille sèche embaume et nourrit la forêt...
On ne doute jamais quand on aime toujours.

(12) **Minha Formação**, p. 64.

On le voit, les grands thèmes élégiaques du Romantisme français enchantent le jeune voyageur. Comme Lamartine et Musset, il fait son voyage d'Italie, noue son coeur endolori par les illusions de l'amour aux fastes de la Méditerranée brillante. **Fantaisie** évoque en effet la mer, le bateau et la compagne de voyage qui lui dit "je t'aime":

Ce fut l'illusion courte, mais infinie,
Le moment éternel.

A Naples, il suscite dans son rêve une amie à l'oeil sombre; l'idylle a pour cadre la nuit marine et complice; la nature verse l'oubli:

La nuit laisse tomber l'aile froide et sonore;
Les étoiles, penchant leur calice vermeil,
Euphorbes d'or du ciel, versent jusqu'à l'aurore
Le doux poison du sommeil. (**Sommeil sur Mer**)

Cependant, à la demande d'une amie, il définit la **saüdade** qui fonde son lyrisme et dont il a reconstitué les éléments grâce à Lamartine, Musset, Hugo et leur ancêtre **René**, autant que par son ascendance portugaise; ce mot, il le décrit:

Suave comme une prière
Ou déchirant comme un sanglot.

Puis il continue sur le mode galant:

Ce son si court est un poème,
Il est le souvenir du coeur.
Ne l'oubliez donc pas, madame,
Il dit mieux que votre "au revoir"
Ce que j'emporte dans mon âme:
Un regret, mais tout plein d'espoir!

Jusqu'ici notre poète ne manifeste guère plus que les dons d'un élève doué, capable de pasticher les grands maîtres du Romantisme, dont la sincérité s'illusionne soi-même, prenant

le masque et les cothurnes. Bref les poèmes de Nabuco reflètent tout juste les brèves expériences de la jeunesse, les amours à fleur de peau, la nostalgie qui enveloppe parfois le voyage, les épreuves sans retentissement intérieur, mais auxquelles toute une lignée de romantiques a naguère attribué la transcendance, sincère aujourd'hui et cynique demain, presque toujours déchirée, parce que l'époque favorisait les voyeurs et le **strip-tease**, au point qu'on acceptât ou même qu'on réclamât la nudité qui tout à coup s'associait brillamment à la notion de rachat, tel un corps dépouillé sur la croix. Tout cela avait été possible en France entre 1820 et 1840. En 1874, le lyrisme de Joaquim Nabuco n'est plus "en situation". Aussi n'y voit-on, sans doute injustement, qu'un assez élégant exercice de style. Le souffle qu'il reproche aux décadents de n'avoir plus, il n'en est pas davantage pourvu, car une époque a les poètes qu'elle mérite. Lorsque l'Humanité aura de nouveau besoin l'une épopée, un ange surgira et sonnera de la trompette; alors les hommes se tairont: Homère déclamera ses vers.

Pourtant les poèmes de Nabuco permettent de déceler certaines constantes de sa pensée. **Massangana** se trouve déjà par exemple en ces alexandrins:

De mes rêves partout la terre était jonchée...
Au foyer de mon coeur je puis retrouver Dieu:
Sous son regard, mes pleurs font germer l'espérance.

(Souvenirs de l'Enfance)

On devine le philosophe de l'histoire, qui veut à tout prix lui trouver un sens, car il rejette le Hasard de la Fortune humaine. Son maître, le Baron de Tautphoeus, lui a vraisemblablement expliqué l'**hybris** et sa conséquence, la vengeance des dieux. Le scandale qui irrite en effet son intelligence portée vers la métaphysique et qui déjà prétend forger sa propre clef cosmique, c'est la défaite française toute récente, de 1870. Oui, la France est victime de sa propre démesure:

Tu levais sur le monde un sceptre souverain.
Tu planais aux hauteurs où nous prend le vertige;
Ta griffe avait saisi, dans son vol, le Destin...
Dans ta gorge sanglante,
J'ai vu, moi, la flèche des dieux!...

Mais rien ne saurait la remplacer; aussi, comme jadis Israëli,
toujours châtiée, toujours debout, ne doit-elle pas désespérer:

L'avenir est pour toi, la justice l'assure. (A la France)

De cette méditation sur le destin d'un peuple, Nabuco peut s'élever jusqu'à la réflexion épique sur les "Destinées". Le **Siècle et la Paix** semble du reste le poème le plus réussi du recueil. Le rythme en est encore élégiaque. Les alexandrins y alternent avec les vers de huit pieds. Le souffle est généreux. Le style prouve par sa sûreté que le thème est familier au poète. Nabuco s'interroge en effet sur le sort du monde. L'homme prométhéen, muni de science, orgueilleux de ses découvertes, "trop grand pour cette terre", ne va-t-il pas

Escalader les cieux?

Mais la Science est aussi destructrice que bienfaisante. La guerre en devient plus meurtrière qu'autrefois. Or partout en Europe une dynastie acéphale "attend son avènement". On croirait, à écouter Nabuco, qu'il pressent les futures théories d'un Toynbee. Cependant il se préoccupe d'éviter les boucheries des temps à venir. Il faudrait que l'Humanité, comme au temps de Thésée, sacrifie une élite au Minotaure, afin d'atteindre sans la guerre, et le développement scientifique qu'elle entraîne, "l'idéal", de façon que lève "sur toute la planète"

Une immense aurore d'amour.

En somme Nabuco a réfléchi sur la Guerre de 1870 comme sur une tragédie grecque. Mais il veut croire malgré tout à la résurrection des peuples vaincus ou déçiquetés. A Naples, il reconforte Madame la Comtesse de "Mosc".

Vous restez sur le sol où la Pologne dort,
Rêvant de voir un jour, comme la Madeleine,
Votre dieu se lever lumineux de la mort. (**Résurrection**)

Les cataclysmes anciens ne l'ont certes pas laissé indifférent. Mais Pompéi n'est qu'une fille convoitée par le Cyclope et couverte de sa lave. Ces sombres épousailles sont moins terribles que le temps, "sombre chacal".

Ce temps empêche justement le poète d'insister, comme il eût pu le faire, encore une fois, sur la tragédie humaine. Le poème se mue en madrigal anacréontique. De ces ruines il ne se dégage qu'une sensualité solaire et vague d'humaniste accoutumé aux fragments de colonne qui de l'Histoire font un théâtre dont les esthètes, avec la complicité du temps, rejettent franchement la réalité cruelle. Cette Pompéi littéraire peut donc encore sourire à un amant, qui pour l'embrasser, "du fond de son cratère",

Pousserait son dernier soupir.

Avec le **Cantique au Désert**, Joaquim Nabuco paraît vouloir édifier en quelque sorte son propre **Moïse**. Or il quitte vite les traces de Vigny pour méditer sur le sort des Hébreux, dont le royaume est devenu la Bible. Qu'Israël rebâtisse donc le Temple, sans oublier qu'un code d'amour a remplacé l'ancienne Loi:

Par une loi d'amour ton code est effacé;
Dieu restera notre Père!
Pour que le Temple en soit l'éclatante Cité,
Fais-le, non pour toi seul, mais pour l'humanité:
Dresse-le sur le Calvaire.

Nabuco a-t-il voulu dans ce poème prêcher le retour des Juifs à l'Eglise de Jésus-Christ? Ou l'absorption du christianisme par le judaïsme? Ou s'est-il seulement fait l'écho du Sionisme? Il semble en tout cas que l'on retrouve ici l'influence de Renan. Elle se manifeste davantage dans ces vers de **Ma Poésie**:

En vain nous l'appelons et crions: "Notre Père!"
Il n'est encor pour nous qu'un soupir, l'idéal.

Cette conception hégélienne de la “fabrication” de Dieu retient confusément une existence préétablie, car le poète dit à son Dieu:

Pour te comprendre, l'homme a besoin de t'aimer.

Il reste enfin à examiner un dernier thème poétique: l'Amérique. Colomb inspire à Joaquim un poème d'une belle envolée, vigoureuse et rhétorique, tout empreint de générosité; il veut réparer une injustice:

L'Américain, devant ce marbre qu'il salue,
Se demande quel jour il verra ta statue
Aux lieux qu'aborda ton vaisseau;
Car c'est toi qui les fis surgir du sein de l'onde.
L'Amérique est ton oeuvre: en découvrant un monde,
Tu l'auras créé de nouveau. (A Colomb)

Pour lui, le Nouveau Monde est le royaume de la liberté que l'oiseau regagne en quittant au large le transatlantique:

Comme s'il allait voir nos forêts de bambous.
(L'oiseau perdu)

Et l'Amérique est aussi le royaume solaire par excellence où des bords de l'Europe on voit l'astre se transfigurer en son tombeau. Dans ce poème baudelairien qu'est **Transfiguration sous l'Equateur**, le dieu des américains, en la fête du couchant équatorial, est une espèce sacrée, prisonnière d'un ostensorio synchrétique: (12a)

Il s'est transfiguré, le dieu de ma patrie.
.... ce globe est une hostie,
Et ses rayons mourants un ciboire divin!

En somme le recueil **Amour et Dieu** pourrait être une es-
pèce de journal intime. Une douzaine de poèmes ont été com-

(12a) Nabuco confond ciboire et ostensorio.

posés en Italie. Les autres à Paris ou ailleurs. Mais à peine deux d'entre eux sont-ils un reflet du voyage de l'auteur. La plupart ne ressortissent qu'à sa méditation coutumière, comme si déjà Nabuco s'était replié en son âme. Sa "Nature" est assez abstraite, comme chez les élégiaques français de la fin du XVIIIème siècle ou du début du XIXème. Ses préoccupations romantiques remontent vers un au-delà de rhétorique et de madrigal, comme il arrive au Musset de la dernière période, auquel on songe presque autant qu'à Lamartine, en lisant **Amour et Dieu**. Des romantiques, notre auteur n'a pas non plus retenu la préoccupation sociale et la religion ne semble guère à cette époque l'inquiéter: il a perdu la Foi sans heurt; pourtant il souhaiterait, dirait-on, que le Crucifié du Calvaire gardât sa place dans un judaïsme plus accessible et moins as-treignant que le christianisme. Peut-être peut-on avancer que le jeune homme ressent dès cette époque la nécessité d'une religion, mais non d'une Révélation, ou tout simplement le besoin d'un vague culte serti de chaleur humaine. Il s'interroge beaucoup plus sur le sens de l'Homme et le destin des peuples. Il veut comprendre, parce qu'il en a accepté le dogme romantique, la nature du progrès humain. De son catholicisme premier il garde la notion du mal et semble ne pas croire tout à fait à l'innocence rousseauiste de l'Humanité. Cette légère angoisse, assoupie par les feux de la jeunesse et les quelques aventures galantes qui agrémentent son voyage, contient déjà malgré tout en elle le germe de sa réconciliation avec l'Eglise. Car ce refuge dans le passé, la **saüdade** d'un coeur vide, le don-juanisme ou la chasse aux visages secrets, tout cela ouvre un vide que Dieu seul plus tard à Londres viendra combler. **Amour et Dieu** ne manque assurément ni de charme, ni de chaleur, ni d'habileté. Cette plaquette révèle l'élève qui ne peut encore s'empêcher de refléter les maîtres qu'il admire, l'écolier à la recherche de lui-même, mais dont on prévoit la prochaine originalité.

Renan avait en vain essayé d'aiguiller Nabuco vers l'histoire. Néanmoins le jeune homme se sent une vocation d'écrivain français. En 1875, il s'essaie à la tragédie romantique. **L'Option** affirme "l'unité de la justice, du droit, de l'idéal entre nations"; son intrigue repose "sur les affinités et les sympathies qui avaient lié la France intellectuelle moderne à l'Allemagne de Klopstock, Wieland, Lessing, Schiller, Goethe et Heine, Herder, Winckelman, Jean-Paul Richter, Joanes Müller, Novalis, les Schlegel, Kant, Fichte, Hegel, Schelling, Bach, Glück, Haydn, Mozart, Schubert, Schumann et Beethoven, en un mot l'alma parens du XIXème siècle" (13). Le scandale aux yeux de Nabuco est donc la trahison des clercs, le mur de haine et de défi, l'obstacle aux échanges romantiques, si fructueux au XIXème siècle. Ce drame fut remanié à diverses reprises; l'auteur y mit la dernière main à New-York, en 1877. Une ultime révision lui donna sa forme actuelle, en 1908. "Estou muito contente da obra depois da revisão e das mudanças do final, escrevia le dramaturge à Machado de Assis. Antes parecia-me mal acabada. Esperemos que ambos a leremos impressa, ainda que sem o meu nome" (14). L'édition n'en fut cependant ordonnée que par la veuve du diplomate.

*
* *
*

L'OPTION

L'Option est un drame romantique, aux alexandrins brisés à la façon de Hugo ou de Rostand.

A l'acte I, Hélène et Henri, l'épouse et le mari, symbolisent l'union de l'Allemagne et de la France. Henri, l'allemand, est wagnérien, grandiloquent, épique. Hélène, la française, n'est que douceur, mesure, amour et paix. Ces personnages-symboles ont peu de profondeur; seul le duc offrirait quelque relief. Cependant certain mouvement théâtral ébranle le jeu.

(13) *Minha Formação*, p. 75.

(14) Cf. le tome IX des *Obras Completas*, p. 279, (nota dos editores).

L'acte II confère aux personnages une puissance historiquement fausse, qui rappelle curieusement certains procédés de Paul Claudel (15). Car Henri résume sa race toute entière:

Vous entendez? Je suis plus qu'un homme: une race,
Qui se présente au monde et demande sa place. (16)

Mais l'acte se termine sur un cri d'amour et de foi dans les destinées française; Hélène en effet proclame:

Si la France mourait, ce serait comme Athènes.
On sentirait sans cesse au fond de l'âme humaine,
Le remous éternel de son dernier élan.
La lune, éteint aussi, soulève l'Océan. (17)

L'acte III se joue en Alsace. C'est le jour de l'**Option**:

Ou quitter le pays, ou devenir prussien. (18)

Le marquis de Belfort, amoureux d'Hélène, opte "pour l'Alsace", alors que Roger de Lundgau choisit la France:

Belfort: On va se partager, je sais; mais la moitié
Qui reste a plus de droits que l'autre à ma pitié.
Je me dois de mourir avec elle, en Alsace.
Si nous partions, bientôt ils prendraient notre place.
On ne livre un pays jamais à l'étranger...
C'est notre tâche à nous de faire qu'à jamais
Le pays garde au coeur ses souvenirs français...

Et il termine sa tirade sur ce trait:

Vous êtes le héros, mais non pas le martyr (19).

(15) **L'Option**, II, 5, p. 317.

(16) *Ib.* II, 6, p. 319.

(17) *Ib.*, II, 7, p. 321.

(18) *Ib.*, III, 5, p. 327.

(19) *Ib.*, III, 5, pp. 329-330.

Roger prend donc congé de Clotilde, la fille d'Henri et d'Hélène, sa fiancée. Clotilde l'attendra. La fin de l'acte se teinte d'espoir; l'Alsace un jour retrouvera la France.

A l'acte IV, Henri est devenu gouverneur d'Alsace et de Lorraine. Clotilde pousse Waldemar, officier prussien, à intercéder en faveur d'Hélène qui veut se réfugier en France; la jeune fille prétend de la sorte éviter un débat déchirant entre sa mère et son père. Malgré tout il a lieu: Henri accuse Hélène d'avoir voulu que leur fils Robert "fût français" (20). Et la princesse de répliquer:

J'ai voulu que Robert, c'était mon sentiment,
Eût des instincts français dans un coeur allemand (21).

C'est ainsi, sans doute, que l'auteur voyait la synthèse possible. Cependant son personnage "français, par la loi de la grande souffrance (22)

Vouait à la conquête une implacable haine (23).

Robert enfin décide:

Ce Français, je le suis. . . (24)

Ce coup de théâtre, à peu près le seul de la pièce, réalise de la sorte l'**Option**.

L'acte V reprend la situation d'**Antigone**. Clotilde a en effet décidé de rester auprès d'Henri. Robert, blessé au poumon lors d'une rixe, sans qu'on le sache, demande pardon à son père. Il meurt sur scène, "soldat prussien", mais pour avoir empêché, dans une discussion entre allemands, qu'on ne terminât le nom de France. Cette mort est pour ainsi dire salutaire;

(20) *Ib.*, IV, 6, p. 347.

(21) *Ib.*, IV, 6, p. 347.

(22) *Ib.*, IV, 6, p. 348.

(23) *Ib.*, IV, 6, p. 349.

(24) *Ib.*, IV, 6, p. 349.

elle dispense le fils de choisir entre son père et sa mère; en même temps elle en fait un héros français:

Votre erreur à tous deux, je la répare, moi... (25)

Puis, dans un sursaut prophétique, il entrevoit la clarté:

Vos pays sont toujours en marche vers la gloire.
Ils se rencontreront encore dans l'histoire... (26)

Il meurt enfin, comme l'Aiglon, après une longue et pathétique tirade:

Mettons tout en commun, tout, excepté la haine....
Mais sachons bien l'aimer, notre Alsace fidèle,
Et, comme cette Flèche a monté dans l'azur,
Doucement, par degrés, du vaste amas obscur,
Elle verrait encore, en sa nuit de souffrance,
Du fond de sa douleur, se dresser l'espérance,
Aux saluts de l'amour allemand et français,
Vers le jour lumineux de l'immuable paix.

Hélène et Henri se réconcilient au dessus du mort. Cependant sur terre ils vivront séparés.

Ce drame nourri de Corneille et de Hugo, où abondent les souvenirs de Racine et de Musset, en dépit de quelques maladresses de syntaxe, d'harmonie ou de très rares entorses aux règles de versification, exprime les sentiments généreux d'un humaniste, mais aussi des réactions typiquement françaises. Nabuco prend en effet résolument parti pour la France; il souhaite le retour au bercail des provinces volées. L'aspect singulier de chacune des deux races est par lui bien noté. Un allemand pourrait certes refuser de s'y reconnaître, bien qu'Henri ne soit pas exclu de certaine grandeur; un français ne peut qu'identifier le prince à l'esprit germain.

Le mérite de la pièce réside d'autre part dans le parallélisme et le symbolisme des forces en présence. L'Allemand-Hen-

(25) *Ib.*, IV, p. 355.

(26) *Ib.*, V, p. 356.

ri s'oppose à la France-Hélène. Les enfants, Clotilde et Robert, comme l'Alsace et la Lorraine, sont davantage liés à la France, la première par l'amour, le second par les affinités. Pour eux le choix est tragique et constitue en quelque sorte leur mort. Cette **option** fait violence à leur nature. L'Alsace et la Lorraine ont le droit d'être ce qu'elles étaient: droit des peuples à disposer d'eux-mêmes; lutte contre tous les esclavages; désir passionné de paix et de la véritable grandeur; synthèse humaniste des antagonismes. Tous ces thèmes qui donneront unité à la pensée constante de Joaquim Nabuco se dénombrent en cette tragédie romantique dont le poète pouvait s'enorgueillir, car après tout n'y manquent point l'élévation, voire quelques îlots de réussite.



Emile Faguet, dans son article sur Nabuco, ajoutait: "C'est un philosophe fort intéressant.... qui se sent chaque instant devenir poète ou romancier. Il se dit souvent: Roman à écrire..... scène à écrire....., conte à écrire..... Seulement, de ce roman, de ce conte ou de cette scène — toujours philosophique — il ne donne qu'une courte esquisse et il passe. La vie est trop courte, ou les occupations de la vie pratique trop absorbantes, ou la chasse aux idées trop captivante, ou peut-être la paresse trop forte, pour que le philosophe passe du temps à écrire des contes ou des nouvelles" (27).

Certes l'écrivain lui-même s'est plaint de son manque de temps: "Eu não devo ser tido senão como um literato que não teve tempo para o ser. As sucessivas tarefas que me propús na vida foram todas exclusivas da literatura pura, que é uma arte também quasi exclusiva" (28). Il pouvait ajouter par ailleurs: "... a vida da inteligência que temos tido pode dizer-se parte da "Vida Material", porque é só o uso forçado de certas faculdades necessárias para ela, e não o uso espontâneo de ou-

(27) Carolina Nabuco, *op. cit.*, p. 34, note I.

(28) *Ib.*, p. 33.

tras facultades puramente criadoras” (29). Mais ce pessimisme ne doit guère faire illusion. Nabuco est sans doute un écrivain engagé; il est autant homme de réflexion. On voudrait lui appliquer le jugement de Jacques de Lacretelle sur La Rochefoucauld: “Un moraliste? Nullement. C’est un romancier... Tout lui vient de l’imagination, de la brusque perception qu’il a d’un sentiment humain par la capture d’un regard ou d’un mot. Chacune de ses maximes est une intrigue découverte. Au lieu de développer l’histoire il la réduit, lui donne une articulation, l’incline selon son humeur” (30). Mais non. En fait, le brésilien obéit à une incontestable vocation de moraliste: point contempteur de l’humanité, mais un réformateur. Sa morale est dynamique; elle ne se replie point sur soi; elle tire justement sa force de la culture, de la méditation, et de l’action. **Les Pensées Détachées** retentissent pour tout dire des expériences de l’auteur. Remarques, traits et souvenirs s’y baignent dans un lyrisme teinté, presque malgré Nabuco, des grâces décadentes de cette fin de siècle, sans que la recherche prédomine trop sur la pensée ou que la préciosité du tour et des vocables trahisse une réflexion mûrie, toute gonflée des suc de la vie. **Les Pensées** constituent un miroir où se dessinent les traits moraux et intellectuels de l’auteur. Or ce caractère mérite à coup sûr d’être examiné et apprécié.

*
* * *

LES “PENSÉES DÉTACHÉES” ET L’ORDRE MORAL (*)

Le coeur

Il semble que pour Nabuco, comme jadis pour Vauvenargues, le coeur soit essentiel à toute activité. La générosité de

(29) *Ib.*, p. 33.

(30) **La Rochefoucauld**, par Jacques de Lacretelle de l’Académie Française, in **Tableau de la Littérature Française**, XVIIème-XIIIème siècle, Gallimard, Paris, 1939, p. 37.

(*) Pour plus de commodité, nous indiquerons la référence des citations sur la même ligne que celles-ci. Exemple: (III, 29) devra se lire **livre III**, pensée 29.

notre écrivain ne saurait être mise en doute; ne soupire-t-il pas en effet: "Si la mesure de l'amour était la générosité, il serait trouvé bien petit" (III, 29)? Pour lui, comme pour son devancier du XVIIIème siècle, "les grandes pensées viennent du coeur" et "la raison ne peut rien sans la passion". Car il a la noblesse, l'ambition, mais aussi le désintéressement d'un héros sthendalien: "Le plus beau rôle de l'histoire, dit-il (III, 85): Simon de Cyrène". Bonté et solidarité voisinent en lui avec le goût de l'amitié, "sentiment masculin né de la vie en commun" (III 86). Il sait malgré tout que l'égoïsme est un "fonds qui ne s'entame jamais" (III, 89); qui pousse à acquérir de l'argent pour dominer et pour tout se procurer. Cependant "l'idée d'avoir dû n'importe quoi à son argent est lourde pour ceux qui, ayant aimé beaucoup, avaient droit à être aimés pour eux-mêmes. L'argent remplace et donne tout, mais extérieurement; intérieurement, il ne peut rien. Il est tout pour la société, rien pour le coeur" (III, 162). Ce n'est point que le moraliste condamne la richesse; il la veut dans l'ordre, assujettie à l'idéal. Cette générosité qui couronne le caractère de Nabuco ne serait pas complète, si elle ne s'accompagnait de douceur: "elle accomplit partout beaucoup plus que la violence. . . . elle est la plus grande force en action dans le monde". Cette pensée, qui clôt le livre III et semble se rattacher à la doctrine de **non-violence**, ne s'inspire-t-elle point d'autre part de la Béatitude: **Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre?**

Voilà donc le maître mot de la sagesse; chez le moraliste brésilien il affecte la forme évangélique, alors que Vauvenargues se montrait plutôt machiavélique: "Le terme de l'habileté est de gouverner sans la force".

Par ailleurs on découvre en Nabuco une certaine misogynie. Les tendances dominatrices de la mère ou de la maîtresse le rebutent; pour lui la femme "n'est qu'un être complémentaire" (III, 27), créé pour le bonheur de l'homme. Faut-il voir ici puritanisme ou déception? On soupçonnerait volontiers quelque douloureuse ou amère expérience, analogue à celles de

Musset, lorsque Nabuco affirme: "Pour rester bon, on doit souvent — surtout la femme — renoncer à plaire. L'amour est de toutes les blessures la plus dangereuse qu'on puisse faire à une vie, car ce n'est qu'un très petit nombre de coeurs qu'elle n'envenime pas" (I, 256). En amour, l'auteur a cruellement ressenti la perte de sa liberté ou de sa disponibilité: "le seul amour noble est celui qui affranchit" (I, 257). L'amour qui abaisse est un péché; or "c'est en général aux péchés de la vie que l'on donne le nom d'illusions perdues" (I, 258). Balzacien et romantique, notre penseur admet assurément la fatalité de la passion; elle peut même en être l'excuse, sans toutefois dispenser du repentir. Parce qu'il est d'un naturel aimant, Joaquin Nabuco souhaiterait qu'on eût le droit de transformer en sentiment permis et purifié l'attachement de deux êtres qui se sont aimés indûment. Mais la passion ne saurait être qu'impétueuse. Ailleurs, dans un trait à la Chamfort, l'auteur des **Pensées Détachées** fait grincer l'humeur: "Le coeur ne se donne par morceaux que quand il commence à s'atrophier" (I, 261). C'est donc que la passion est indissolublement liée à la jeunesse du coeur; elle peut nonobstant se renouveler et s'accroître par l'âge: "en amour ce sont les créanciers les plus anciens qui ont moins de droit au paiement" (I, 265); d'autre part, et il convient de ranger l'auteur parmi ceux-là, "il n'y a que deux occupations pour certains esprits, ou d'aimer ou de penser" (I, 270). Malheureusement l'amour affaiblit ou anéantit. Le Grec l'avait déjà dit et Nabuco le répète: "ceux que le destin veut dominer, il les induit d'abord à aimer" (I, 274); car l'amour est une folie. Romantique pourtant, cette réflexion sur l'amour exclusif et suffisant, rigoriste: "Etre sensible à de petits ennuis au milieu d'un grand bonheur, c'est déjà une infidélité à l'amour" (I, 267).

Sans doute la femme aimée est-elle par contre décevante, égoïste, préoccupée d'elle-même, bien que "source d'inspiration et de poésie" (I, 278). Assez souvent sa beauté n'est que superficielle; il en est d'elle comme de ces "jolies maisons tenues par des gens vulgaires" (I, 276); or "la beauté n'est pas

l'affaire d'une pose" (ib.). Le Romantisme en a fait une idole et une inspiratrice; en réalité "l'imagination tue l'amour" (I, 282). Car, chez l'artiste, l'amour ne peut, comme l'amour vrai, s'anéantir en l'être aimé; cela provoquerait la perte de son génie; il doit demeurer libre. Malgré cela la poésie est bien "ce qui va du coeur de l'homme au coeur de la femme" (I, 279) et "dans tout sentiment poétique il y a une aspiration ou un regret d'amour" (ib.). Cette notion de la source première du lyrisme procède assurément de l'universalité de l'amour. Notre penseur ne manque pas d'en tirer du reste un effet cocasse, aristophanesque: "Le règne de la femme viendra peut-être un jour, mais il faudra qu'il soit précédé par une grève générale de l'amour. Le sexe qui pourrait supporter plus longtemps le chômage finirait par triompher de l'autre" (I, 280).

*
* *
Le mariage

Cependant, à cet amour destiné à la faillite et qui n'est que lutte de deux êtres dont l'un veut dominer l'autre, Joaquim Nabuco oppose l'amour conjugal et chaste. Il semble en effet lui-même avoir gagné dans le mariage un bénéfice de paix et d'équilibre. Constatons que la passion est exclue du mariage; l'égoïsme aussi: "Se marier, c'est conjuguer la première personne en troisième lieu" (I, 247). "Un peu d'amour peut suffire" (I, 253), croit le moraliste, car cet amour "est vraiment à nous" (I, 255), réciproque: "le progrès de chacun des associés profite à tous" (I, 255). Au contraire, dans l'amour illégitime, "combien de personnes, après avoir eu de belles résidences temporaires, ne se trouvent à la fin sans foyer pour avoir éparpillé leur temps et leur goût à faire des améliorations dans le bien d'autrui" (I, 254)? Et le penseur de conclure, narquois: "Le propriétaire, présent ou futur, se les applique sans avoir à les indemniser" (ib.).

Ainsi l'amour conjugal est-il inséparable de la chasteté, le plus beau cadeau de noces, "la sanctification du foyer...

Elle seule fera que les anges y descendent quelquefois pour jouer avec les enfants” (I, 283). Tant pis s’il en résulte quelque ennui! Le devoir “n’a pas l’arrière — goût amer du plaisir qu’on lui préfère” (I, 287). De toute façon, l’impureté et l’égoïsme vont de pair; il ne peut en résulter que souffrance. Quant à la solidité du foyer, elle nécessite l’enfant. Dans une naissance l’homme trouve encore l’occasion de payer sa dette à l’égard de ses parents; c’est aussi la vie qui continue après lui sur “la voie ascendante” (I, 249). Munir par conséquent de bonheur cet enfant revient à lui donner, comme à un bâtiment insubmersible,” plus de profondeur religieuse sous l’eau que de bord intellectuel au dessus” (I, 249). Ainsi donc “le mariage n’est pas un éteignoir; il est un abat-jour” (I, 245). En vérité le foyer doit être baigné d’atmosphère religieuse. De fait Nabuco n’y a pas seulement découvert le calme; il y a rencontré Dieu.

*
* *

Foi retrouvée

En effet, le 22 mai 1892, à Londres, il revient au catholicisme: “Je pus réunir en mon coeur, écrit-il dans son livre inédit **Foi voulue**, les fragments brisés de la croix et avec elle recomposer les sentiments oubliés de mon enfance” (31). Il s’était laissé conquérir par la liturgie, la messe solennelle: “Ce fut là, continue-t-il, que le symbolisme se présenta à moi comme l’art souverain, celui qui met tous les autres à son service, ou mieux, au service de Dieu” (32). Séduit naguère par Renan, il recompose son christianisme, comme autrefois son premier maître, Chateaubriand. Cependant la religion de Joaquim Nabuco, re-

(31) Cité par Carolina Nabuco, *op. cit.*, II, p. 60: “pude reunir no meu coração os fragmentos quebrados da cruz e com ela recompor os sentimentos esquecidos da infância”.

(32) Carolina Nabuco, *op. cit.*, II, p. 61: “Foi aí que o simbolismo se me apresentou como a arte soberana, aquela que emprega todas as outras ao seu serviço, ou antes, ao serviço de Deus”.

pensée d'après les jésuites et les oratoriens anglais, puis, à Rio, soutenue des conseils d'un prêtre irlandais, est frappée d'un accent assez moderne. Anticonformiste, elle rappellerait parfois Gnostiques et Modernistes.

*
* *
*

La religion de Nabuco

Dans les **Pensées Détachées**, particulièrement dans le livre I, l'auteur démontre abondamment qu'il est de la catégorie des esprits religieux. Selon lui la religion débarrasse l'homme de son égoïsme. Elle le dépouille de cette tendance au retour vers soi. Cela ferait peut-être croire qu'elle l'ampute de sa liberté. En réalité elle le contraint à s'accomplir: "la soumission volontaire aux plus hauts mobiles de notre libre arbitre est la seule forme vraie de la liberté personnelle" (I, 2). Du reste la religion est si naturelle et si nécessaire à l'humanité, que son absence est toujours compensée par la superstition. Le disciple de Renan, converti, se mue donc en apologiste, tel Pascal. Il veut prouver que la Foi ne s'oppose pas à la Raison; le rôle du mystère est même précisément de régler cette dernière; le mystère empêche en effet l'esprit de s'égarer dans l'inconnaissable ou la stérilité. Du reste la contemplation n'est réservée qu'au petit nombre; pour les autres "Ces hauteurs-là sont la région de la stérilité" (I, 5). Pareille défiance à l'égard de **cupido sciendi** s'inspire en droite ligne de St. Bernard et des maîtres spirituels français du XVIIème siècle. De plus il n'y a pas de religion véritable sans charité; la grande loi, comme celle de la pesanteur, c'est la charité: "la pensée doit s'élever; le coeur, rester ici-bas" (I, 8). L'Évangile, celui des deux principaux commandements semblables l'un à l'autre, fonde donc pleinement cette vision de l'écrivain.

La Foi d'autre part ne s'oppose point à la Science. Leur synthèse est même possible. Nabuco sans doute rompt-il en visière au Positivisme (33): la Science n'aboutit qu'à manifes-

(33) Voir en particulier I, 23; I, 200; I, 202; I, 216; I, 32; I, 33; I, 126.

ter la richesse de Dieu; par contre la Foi lui sert de “gardefou” (I, 13). Le penseur ne dissocie pas non plus l'ordre moral de la religion. Or comment fonder une morale, si l'homme n'est qu'un automate? “Dans l'automatisme universel, la liberté morale n'aurait pas de sens et ne pourrait pas avoir de but” (I, 15). Toute la morale est ainsi basée sur la charité inséparable de la foi; en effet l'unité de la foi crée une communion, un corps mystique voué au même destin. Les infidèles sont par contre juxtaposés et seuls, car “le caractère collectif de la religion est le premier fait que doit considérer tout esprit sincère qui s'en occupe” (I, 42). En conséquence il ne faut pas “prier à l'écart” (I, 94). L'Eglise est essentiellement communautaire. Pourtant ses adversaires lui reprochent parfois d'être un noyau de communisme dénaturé par le temps, non pratiqué au cours des âges (I, 59). Pourtant Nabuco pense qu'elle peut être au contraire une puissante alliée pour tout réformateur social sérieux (I, 58): “son procédé est le seul qui n'avorte pas... seul l'esprit de charité et de renoncement apportera des bienfaits réels...” (I, 61). Le penseur se poste ici même au centre du christianisme: l'avarice ne thésaurise pas seulement l'argent; elle peut aussi indûment retenir pour soi les talents spirituels. Le règne de Dieu, n'est-ce pas partager des biens et des ressources? Mais “cette communauté-là, c'est, seul, l'amour du prochain, non le partage égal des biens matériels, qui peut l'opérer” (I, 73). A plusieurs reprises le rôle de la charité est de la sorte analysé par Nabuco et jugé nécessaire: “détruire la religion, c'est songer à tarir le petit torrent qui seul fertilise la vallée humaine, si bien appelée la Vallée des Larmes...” (I, 77). Enfin, “à la lutte pour la vie, qui est la loi de la nature, la religion oppose la charité, qui est la lutte pour la vie d'autrui” (I, 76).

La pensée religieuse de Nabuco peut néanmoins offrir un aspect plus singulier. Elle s'exprime parfois avec le vocabulaire et les formules d'un Taine ou d'un Renan. Les comparaisons de l'auteur se ressentent assez souvent aussi des manies du style expérimental et scientifique: les positivistes, on n'ose

songer à Zola, continuent d'influencer cette foi voulue et retrouvée (34). Ne croit-il pas que l'imagination créatrice guide également l'homme religieux dans son exploration du mystère métaphysique? Nabuco reprend du reste quelques unes des opinions modernistes: la Révélation aurait été donnée à l'Homme avec la Vie; puis, après la Chute, cette Révélation "se serait effacée de la conscience de ses descendants"; c'est ainsi que les élans de l'imagination "peuvent être pris pour des reminiscences inconscientes du lointain contact de la créature nouvellement créée avec son Créateur... mais cela revient à concevoir l'imagination humaine comme le souffle immédiat du Créateur" (I, 35).

D'ailleurs la religion, elle-même, n'échappe pas aux lois de l'évolution: "Imaginer une religion impénétrable aux transformations des âges, c'est imaginer un corps sans porosité" (I, 27) (35). Si Nabuco évoque ici les Platoniciens et le Modernisme, ailleurs il rappelle Pascal (36) et son "Dieu sensible au coeur". Fondée à la fois sur l'intuition et sur la réflexion, la religion de l'auteur des **Pensées Détachées** est encore affective. Mais l'amour n'est-il pas une haute forme de la connaissance? Avant St. Exupéry, après l'auteur français des **Pensées**, Joaquim Nabuco l'affirme: "personne ne peut quelquefois s'empêcher de sentir que Dieu tient tout entier dans son coeur" (I, 203). Il déclare en un autre endroit: "Si l'amour vous manque, vous êtes à l'égard de Dieu comme l'aveugle-né à l'égard de la lumière" (I, 37).

Cette pensée, si personnelle soit-elle, s'inspire cependant de lectures coupées, on le devine, de ferventes méditations. Platon, Plotin, la Bible, St. Paul, les Pères grecs, l'**Imitation** alimentent cette Foi encore aux prises avec les obstacles dressés par le Scientisme, le Matérialisme et la philosophie du Sur-

(34) Cf. I, 33.

(35) Cf. I, 122; Nabuco imaginerait volontiers l'homme comme "le premier échelon de la série pensante de l'univers". Cf. aussi I, 108, sur le sentiment religieux en l'homme primitif: "les autres religions ont aussi été des faits divins... provisoires".

(36) Cf. pour déterminer l'influence de Pascal sur Nabuco: I, 231; I, 225; I, 39; I, 14.

homme (37). Joaquim Nabuco rejette la littérature religieuse médiocre, mais lit passionément les chefs d'oeuvre de spiritualité (38). Ainsi il trouve que "les phrases les plus simples de l'**Imitation** ont un feu qui brûle l'âme du croyant" (I, 105). Une fois il discute St. Paul (39). Mais l'apôtre lui fait comprendre deux points essentiels du christianisme: d'abord qu'on ne communique avec Dieu que par l'intermédiaire du prochain: ensuite que Dieu fait de l'homme son coopérateur (40). Joaquim Nabuco médite parfois les **Vies des Saints**: elles lui font haïr la médiocrité, lui inspirent la nostalgie des "repentirs brûlants" (I, 113). Malgré tout ce converti voit en pessimiste la marche de l'Humanité: l'homme vieillit et s'achemine vers sa décrépitude. Cette impression de déchéance prend alors tout à fait le contre-pied de la doctrine romantique du progrès illimité de l'Homme, de l'idée hugolienne de la remontée vers Dieu. C'est que, selon Nabuco, il y aura peut-être une deuxième vague d'êtres pensants pour prendre la relève des hommes déchus et finis (41). Ainsi l'Évolution demeure-t-elle obsédante en un cerveau qui tente malgré tout de réconcilier sur tous les plans, bien qu'un peu maladroitement — mais la Science du XIXème siècle est très jeune, encore enfant terrible — les exigences scientifiques, avec une absolue soumission à la Foi.

Malgré tout, Jésus et sa Croix demeurent le fondement de la religion de Nabuco: "La Croix est peut-être lourde à porter, mais ce n'est que par elle que notre démarche s'équilibre" (I, 139). Il constate que Mammon "s'oppose toujours à Jésus" (42). Mais "c'est Jésus-Christ qui a sauvé Dieu pour l'homme, en attendant qu'il sauve l'homme pour Dieu, ce pourquoi il a été incarné" (I, 171).

(37) Cf. I, 79: "le surhomme, c'est Satan qui se prend pour sa propre fin".

(38) Cf. I, 85.

(39) Cf. I, 208.

(40) Cf. I, 138; I, 175.

(41) Cf. I, 122.

(42) Cf. I, 158.

Enfin un culte s'enveloppe nécessairement et se nourrit de rites. Nabuco aime la Grand Messe et les pompes de la liturgie. Il y découvre, sans pour autant se laisser dérouter, les gestes de l'antique sacrifice, voire du sacrifice païen. Au contraire, cela confirme son intuition des réminiscences de la primitive Révélation et sa foi en la perfection apportée au culte divin par le christianisme. Par contre, d'autres exercices de piété le rebutent: il déteste les prières mécaniques et s'étonne que St. Thomas d'Aquin ait pu, toute sa vie, répéter "machinalement" des **Ave** (43). Sans doute préfère-t-il l'oraison mentale qui débouche sur les sentiers de l'élévation mystique (I, 98, 99 et II, 239). Il suggère même une méthode de méditation (I, 151). Cependant il ne rejette pas entièrement la prière vocale: "Le **Pater** est l'outil que Jésus lui-même donna à l'homme pour travailler son âme..." (I, 167).

En ce qui concerne le problème du Mal, les pensées 211 et 212 (livre I) se teintent de quelque manichéisme (44). La pensée 234 semblerait plus orthodoxe, en sa limpidité: "L'homme souffre beaucoup sur la terre, mais il n'est pas prouvé que la plus grande partie de ses souffrances ne résultent pas de l'ordre qu'il a institué plutôt que de l'ordre de la nature. La plupart des misères et des malheurs de la vie sont des torts que l'homme cause à l'homme, et non des torts qu'il reçoive de Dieu". Au contraire, dit-il par ailleurs, "il ne doit pas être incompatible avec le plan moral de la création que Dieu signe de temps en temps des amnisties universelles" (I, 237).

C'est ainsi que Nabuco, dans ses **Pensées Détachées**, réorganise vie individuelle et sociale en collaborateur, en "associé" de Dieu.

(43) Cf. I, 136.

(44) "...C'est ainsi seulement que le mal aura pu procéder du bien et devenir immortel comme lui, l'immortalité étant de l'essence de l'esprit" (I, 211). La pensée 212 est plus explicite: "L'homme évidemment appartient aux dernières sphères de la spiritualité, celle où le mal dispute la domination au bien. D'autres sphères doivent exister où le pouvoir du mal devienne de plus en plus faible, ainsi que d'autres où il ne puisse plus atteindre. Celles-ci forment la vraie orbite divine, le cercle du Bien éternel".

*
* *

La société

Cette foi voulue et retrouvée accentue le désir de réhabiliter la famille. Or l'auteur regrette qu'elle ne s'élargisse plus dans les limites patriarcales. L'Etat, en l'accablant d'impôts, la stérilise (III, 110). C'est l'égoïsme qui détruit le sens social; "avec l'égalité, il devient l'apanage, la **liberté**, de tous, du plus grand au plus humble" (III, 112).

Nabuco distingue fort bien d'autre part le nationalisme exacerbé du véritable patriotisme. En effet, le christianisme est sans doute par essence universel; des hommes il fait des citoyens du Monde. Donc le patriotisme ne doit pas être un égoïsme; et pas davantage une volonté de puissance. Il est par contre le regard sans complaisance qu'on reporte sur soi, une autocritique en vue de la perfection: "Le patriotisme consiste souvent à nous placer dans la situation d'un étranger, et à juger notre pays comme si nous n'avions rien de commun avec lui" (III, 1). Cependant Joaquim Nabuco n'en exclut pas le dévouement national, historiquement basé sur la défense du pays et la guerre à laquelle il concéderait certains bienfaits: elle aurait l'avantage de faire contre-poids aux tyrannies et d'en débarrasser les peuples. On voit à quel point la pensée politique de Nabuco peut donc être riche et prophétique. Il prévoit même le jour où le rapide développement des sciences sera plus efficace que la politique mondiale: "ces sciences... feront de la politique cosmique; en ce sens que les forces cosmiques s'en mêleront au laboratoire des savants. Les électriciens deviendront — qui sait? — les arbitres des nations, les hommes d'Etat de l'avenir" (III, 220). Les sciences du reste supprimeront la guerre: "On peut, croit-il, considérer l'abolition de la guerre par la science comme une certitude. Non pas par les sciences morales, mais par les sciences physiques. Ce ne sera pas l'économie politique ou l'arbitrage qui y mettra fin, mais l'électricité ou la chimie" (III, 219). L'écrivain a

donc réalisé, en lui-même tout au moins, la synthèse entre la Foi religieuse et l'Espoir terrestre né du progrès scientifique. Converti, il garde en lui, remise au service du christianisme, la leçon de Renan et des positivistes!

Quant à son expérience politique de journaliste et de diplomate, elle alimente de nombreuses pensées. A vrai dire le tour est désabusé, pessimiste; Nabuco condamne les démagogues: "L'opposition sera toujours populaire; elle est le plat servi au dehors à la foule qui n'est pas admise au festin" (III, 10). Pareille violence à la Chamfort se répercute sur plusieurs autres: "Ce qu'on appelle le mouvement de l'opinion n'est en effet que le flux et le reflux de l'aisance et de la misère publiques" (III, 4). Ou bien: "Les partis ne sont en général que des parti-pris, quelquefois inconscients" (III, 9). Ou encore: "L'humanité ne change que de points de vue" (III, 18). Une autre réflexion condamne la vaine gloire; le scrupule ne voisine guère avec elle: "La plupart des hommes glorieux ne seraient pas entrés dans l'histoire, s'ils s'étaient liés par des scrupules..." (III, 25). D'autre part la navigation en politique est encore incertaine: "En politique la vapeur qui permet d'aller contre le vent et le courant est encore à découvrir. On n'y peut naviguer qu'à la voile" (III, 14). Il n'y a donc pas de recette; la politique est essentiellement empirique; elle se fait au jour le jour et tient compte des faits plutôt que des plans ajustés comme des théorèmes. Or il ne faut assurément point trouver dans ces réflexions la pensée réactionnaire d'un homme de droite, mais une sagesse dont notre actualité pourrait donner la mesure. Enfin l'auteur en revient à cette générosité, à cette tolérance, à la charité qui doivent présider à tous les échanges humains et les transformer en vue du Bien Commun (45). En somme la morale de Nabuco n'exclut pas la joie de vivre (46). D'autre part, morale et esthétique doivent se mettre d'accord (47). Le rêve serait que chacun réalisât en soi-même l'harmonieuse fusion du beau et du bon. Mais cette

(45) Cf. III, 13; III, 31; III, 32; III, 33.

(46) Cf. III, 79.

(47) Cf. III, 80.

réforme de l'individu doit s'accompagner du don de soi. En somme ce qui domine pareille éthique, c'est qu'elle est d'ordre essentiellement communautaire.

*
* *

LES PENSÉES DÉTACHÉES ET L'ORDRE INTELLECTUEL

L'écrivain en général

On découvre dans les **Pensées Détachées** toute une doctrine littéraire. Celle d'un aristocrate; elle fait songer à Lamartine auquel semblait méprisable de gagner sa vie avec la plume: "Le métier d'écrivain est digne de toute pitié. Il ne saurait gagner sa vie qu'en écrivant, et écrire pour vivre, c'est déformer le talent" (II, 59). Nabuco s'élève donc contre "l'industriel" des lettres (48), plus attaché à la parure qu'à la structure de l'oeuvre. Ailleurs il lui reproche de ne point se renouveler (49); l'écrivain de métier risque tout simplement de perdre le fil de l'inspiration (50). Il ne doit point d'autre part se laisser aller à la vanité; le public l'aidera à se dépasser (51).

On peut se demander si d'avoir été un auteur confidentiel n'explique pas le rigorisme littéraire de Joaquim Nabuco. Mais sa conception élevée de la littérature fait écho à nombre de poètes ou de penseurs, moins soucieux de faciles effets que de conquérir l'élite universelle. Cela conduit aussi notre auteur à critiquer âprement l'élaboration d'une littérature "nationale, ou plutôt nationaliste. Car le patriotisme, dans le domaine littéraire, mène droit à la médiocrité: "C'est évidemment un privilège du hasard pour un esprit secondaire que de naître dans un pays où il pourra occuper le premier rang avec un fonds d'idées qui ne le ferait pas classer ailleurs. Vous pouvez démontrer la vacuité de sa pensée, la pauvreté de ses ressour-

(48) Cf. II, 63.

(49) Cf. II, 73.

(50) Cf. II, 75 et 76.

(51) Cf. II, 78 et 79.

ces, il lui reste toujours sa supériorité locale et cela suffit pour le sacrer grand écrivain national. La patrie est certes un puissant accumulateur moral, une source d'inspiration, mais elle est dans une certaine mesure une prime à la médiocrité. D'un autre côté la patrie se confond largement avec la langue, et la pluralité de langues et de races a été peut-être la cause la plus puissante du développement de la pensée; elle empêcha l'uniformité et créa partout l'originalité" (II; 126). Cependant plus loin, Joaquim Nabuco affirme: "L'âme de l'écrivain est en grande partie la langue qu'il parle. De race à race deux mots **immatériels** n'ont jamais la même valeur ni le même poids" (II, 152). Pour Nabuco écrire en français, c'était donc probablement affirmer son universalisme, donner à son message quelques chances de franchir les frontières; malgré tout c'était aussi indiquer que son âme était française par affinités: "Les Français se méfient du génie: ils n'admirent sincèrement que ce qui est réglé, tondu, nivelé; ils ont le culte des moyennes" (II, 159). Peut-être cette dernière pensée donne-t-elle en effet la clef de son choix. En ce cas, il faudrait en rapprocher celle-ci: "L'esprit français est en général incombustible; son parfum n'est qu'une suprême distillation" (II, 101). Saluons également au passage le goût classique (52): "La façade, c'est tout ce qu'on a besoin de changer aux grandes oeuvres pour les rendre contemporaines de n'importe quel âge" (II, 96). Cette maxime ne fait du reste que répéter la précédente: "Le génie bâtit toujours des cadres où puissent tenir non pas les idées de son temps seulement, mais celles de tous les temps" (II, 95). Toutefois Nabuco affirme que l'écrivain doit travailler avec les matériaux de son époque (53); sinon il tomberait dans le pastiche. En résumé un auteur doit être de son temps: tel est le résidu des doctrines romantiques chez Nabuco. On voit qu'il s'efforce constamment d'harmoniser, sinon de fondre les contrastes. Habitude de diplomate peut-être; mais il convient de

(52) Cf. II, 134 où l'on retrouve Boileau. Par contre en II, 106 et 107, Nabuco exprime la nécessité du modernisme. En II, 166, il explique la jeunesse des classiques.

(53) Cf. II, 106 et 107.

prendre l'auteur au sérieux. Il évite la pétulance et l'emportement; il recherche la mesure et la discrétion classiques; il veut faire triompher nature et raison; il pèse soigneusement le pour et le contre; il ne se décide qu'après mûre réflexion.

*

* *

Nabuco écrivain

La religion certes domine essentiellement cette personnalité en ces années où naissent les **Pensées Détachées**. Aussi Joaquim Nabuco tourne-t-il en maximes toute son activité littéraire. Le goût d'une forme épurée, recherchée et travaillée, voire maniérée, l'élaboration du rythme font presque parfois des "pensées" une prose poétique. Le lyrisme y est sous-jacent à la pure réflexion; le cœur échauffé toujours une méditation ennemie du dilettantisme et de l'engagement dans l'immédiat (54). Or la littérature morale est exigeante, accapareuse: "Les belles pensées sont comme les lis, elles épuisent le sol" (II, 39). Nabuco se heurte donc à la difficulté d'écrire; il faut malgré tout se tenir en liaison avec la foule (55); par ailleurs il convient d'éviter la décadence du langage, le flot de "phrases d'imagination (qui) devient bientôt le langage inconscient des illettrés" (II, 52). Or, si l'on relève de temps à autre quelque gaucherie, sinon quelque incorrection sous la plume de Nabuco, il faut reconnaître que dans les **Pensées Détachées** les réussites ne manquent pas. C'est tantôt le raccourci: "La vie n'a qu'une seule moisson: il faut semer dans la jeunesse, récolter dans l'âge mûr, et ne consommer que dans la vieillesse" (II, 203). Ou encore: "Penser, c'est prier" (II, 239). Ou bien: "Au théâtre du monde les spectateurs sont les nations sans histoire" (III, 2). Citons cette réflexion: "L'humanité de l'avenir ressemblera aux plantes sans racines, ou bien elle aura des raci-

(54) Cf. II, 42.

(55) Cf. II, 53: "... Le génie n'est pas une fleur de serre; c'est un lis, dont le bulbe grossier est la foule".

nes aériennes” (III, 187). Ici l’expression est manifestement heureuse: “Le papillon nous trouve lourds, le paon mal vêtu, le rossignol rauques, l’aigle rampants” (III, 78). Si la manie du jargon scientifique de cette fin de siècle séduit assez l’auteur, il lui arrive plus d’une fois de tirer bon parti du prophétisme scientiste; par exemple il prévoit les spectacles **son et lumière**: “Comme l’antiquité a mis la couleur, la postérité mettra la voix dans les statues” (III, 81). Mais c’est dans le tour simple qu’il réussit le mieux: “Sur chaque nouvelle vérité il se fonde une liberté nouvelle” (II, 17). Il conviendra donc de pardonner à Joaquim Nabuco tout au moins parfois certaine gaucherie dans une langue, quoi qu’il en ait, étrangère. Car le contenu des **Pensées Détachées** est assez élevé, suffisamment noble pour provoquer la sympathie, l’estime et peut-être l’admiration. Beaucoup de ces maximes pourraient plus qu’honorablement figurer dans les Anthologies, après celles de Joubert. Au fait cette oeuvre aurait-elle empêché Nabuco de se réaliser poète ou romancier? Essayons d’imaginer comment il l’eût été. Son goût paraît l’écarter des tendances poétiques de la fin du XIX^{ème} siècle, c’est à dire surtout du Symbolisme. Il constate en effet que Goethe, dont personne ne conteste le génie sublime, “des impressions les plus communes... distille la plus idéale poésie... Toutes ses émotions presque, le sybarite esthète... les aurait trouvées banales” (II, 86). De même, les peintres de la Renaissance vivaient la vie commune; ils n’étaient pas en quête de la sensation raffinée de chaque instant (56). L’auteur s’en prend du reste à tous les Décadents: “... si vous réduisez (la sensibilité) à force de raffinements à un filet très mince, filtré encore à travers des couches d’indifférence et de dédain, vous courez le risque de détruire le jet de la source” (II, 88). Il juge la littérature de son époque sans inspiration (57); pourtant il admire Sully-Prudhomme, à mi-chemin, il est vrai, entre Parnasse et Symbolisme, mais surtout poète de la Science. Il condamne toutefois ceux qui

(56) Cf. II, 87.

(57) Cf. II, 142.

exigent de nouveaux métaux ou de nouvelles rimes pour exprimer une pensée quelconque (58): "... creusant dans les mots, ils y rencontrent quelquefois un mince filet d'or... Ils vont du mot à la pensée, non de la pensée au mot, comme le vrai créateur" (II, 147). A vrai dire il regrette, sans se l'avouer, les fastes et l'enthousiasme du Romantisme; il se plaint que l'écrivain moderne craigne d'être excessif (59). Car les grands poètes de 1830 "chantaient en liberté"; les poètes nouveaux "semblent des oiseaux mécaniques"; en somme ils sont artificiels (60). De fait, croit-il, "la faculté poétique, c'est au fond l'imagination déchaînée... La vérité sur la poésie sera toujours la conception ancienne, qu'elle est une sorte de délire" (III, 149). Joaquim livre donc en cette matière le fond de sa pensée: elle s'inspire directement de l'**Ion**. Mais il admet une poésie mineure plus fréquente: "la fonction la plus générale de la poésie correspond cependant au chant chez les oiseaux" (III, 153). On imagine donc que le lyrisme chez Nabuco se fût empreint de la **saüdade** à laquelle il consacre deux **Pensées** (61). En effet ce mot "dolent et nostalgique" contient l'âme de toute une race, prouve en faveur de ses qualités affectives. Et le battement du coeur dans l'oeuvre poétique eût rythmé ces trois syllabes où se dissolvent les reflets du ciel et de la terre.

Notre écrivain n'a pas eu non plus le temps d'être un romancier. Son goût du vocabulaire scientifique à vrai dire laisse présumer qu'il apprécie le naturalisme. Ne dit-il pas: "Même la scénographie doit être vraie" (II, 31)? Mais il déteste la littérature de l'adultère qui envahit le roman de la fin du siècle (62). On devine mieux sa pensée sur ce point en examinant les plans ou les ébauches qu'il a publiés avec les **Pensées Détachées**.

Notre écrivain se proposa un jour d'écrire **Le Porc Philosophe** (63). Le résumé qu'il nous en donne démontre qu'il

(58) Cf. II, 146.

(59) Cf. II, 167.

(60) II, 144.

(61) Cf. III, 193 et 194.

(62) Cf. II, 92.

(63) Cf. III, 161.

s'agit d'un projet de conte philosophique sur la reconnaissance et la vengeance. L'histoire des **Fées** n'est par ailleurs qu'un récit allégorique dans le goût médiéval (64). **Notre Dame de l'Oubli** pourrait être une page façonnée par La Bruyère (65). Quant au **Dernier Conseil des Dieux**, la trame en conviendrait aussi bien au théâtre qu'à une narration morale (65a): l'auteur y rappelle malicieusement un "Haro sur le baudet" ou un "Gare au lampiste!" toujours actuels; il y dénonce également le rôle dégradant de l'indiscrétion, figurée par la Renommée; malgré tout, c'est un mal semble-t-il nécessaire que l'information. Dans ce conte abstrait, Nabuco prétendait probablement viser les journalistes: en somme vaut-il mieux être l'objet de reportages indiscrets que de demeurer totalement ignoré, haï ou vénéré? Comment le narrateur aurait-il conclu?

Il semble également que si l'auteur des **Pensées Détachées** eût écrit d'autres pièces pour le théâtre, il se fût toujours préoccupé de la leçon à donner. Car, on peut l'affirmer, sa vocation est bien essentiellement de moraliste voué "à la méditation et au silence", éprouvant "le dédain de la publicité, de son étalage, de sa hâte, de ses recels du bien d'autrui, de son manque de sincérité" (III, 179). Il songeait pourtant, malgré "l'horreur de la rampe" (66), à composer d'autres drames. Tout d'abord une pièce psychologique sur **Alcibiade**, basée sur ses luttes intérieures, ses résolutions subites ou calculées. On voit que le drame s'en serait tenu à la structure classique, plutôt que romantique: l'étude d'un caractère, une tragédie dont l'âme est le décor, et les passions, les protagonistes (67). Avec **La femme de Loth**, un acte, Nabuco eût voulu démontrer que la tendresse, l'amour de cette malheureuse furent plus forts que l'obéissance: aussi les Anges venaient-ils, à la tombée du soir, contempler la statue de sel, l'image de la Pitié (68). Cette oeu-

(64) Cf. III, 162.

(65) Cf. III, 163.

(65a) Cf. III, 190.

(66) Cf. III, 179.

(67) Cf. III, 169.

(68) Cf. III, 192.

vre souhaitait donc encore mettre en scène un conflit, la lutte contre Dieu, qui à la fin pardonne, eu égard au sentiment au nom duquel on Lui a désobéi.

En somme, Joaquim Nabuco aurait pu être libre de son temps, se consacrer tout entier à la littérature: son tempérament d'écrivain le portait singulièrement — voire uniquement, malgré ce qu'en dit Faguet — vers le genre moral et la littérature didactique. Bien qu'armé de forte imagination et de brésilienne sensibilité, il est encore plus homme de réflexion. amateur de style limé, poli, émaillé de trouvailles poétiques. Il ne pouvait donc pas être romancier. Il ne pouvait guère, en dépit de **l'Option**, se consacrer au théâtre; peut-être cependant y eût-il encore trouvé place aux côtés de quelque Gide ou de quelque Valéry, dans le ton philosophico-symboliste, trop abstrait sans doute pour brûler les planches: du faux-théâtre, quelque pastiche de Platon. On le devine incessamment hanté par le langage émotif et religieux de Chateaubriand et de Lamartine, malgré la mode positiviste et son admiration pour Auguste Comte, qu'il en viendra par la suite cependant à critiquer. En fait il est américain comme l'auteur des **Natchez** lui a appris à l'être: il célèbre la plaine, l'horizon sans limites; car la montagne arrête la vue et borne l'esprit; la monotonie de la mer couvre au contraire "la vie si capricieuse et si tragique des vagues" (69). Cet amour du plat où rien n'arrête l'imagination ni le rêve répond à son amour de l'infini; tous deux sont l'indice d'un goût profond pour la méditation. En définitive, regrette l'auteur, "la littérature a perdu la moitié de sa valeur et de son charme en se séparant de la morale" (II, 193). Pareil axiome devait par conséquent écarter Nabuco des genres littéraires de place publique. Pour lui, "écrire, c'est choisir dans sa pensée" (70). C'est donc réduire l'oeuvre à l'essentiel. C'est enchaîner ou dompter l'imagination et la sensibilité. Cette maîtrise de soi réduit les limites de la spontanéité et conduit à l'oeuvre élaborée à peu près selon les normes du Classicisme

(69) Cf. III, 135; III, 136; III, 137.

(70) Cf. III, 132.

français. D'autre part, chez Joaquim Nabuco, la Critique et les critiques ne jouissent que d'une piètre estime: "Le critique est un personnage dont Dieu n'a pas pensé à se faire accompagner dans les oeuvres de la création et dans celles de l'esprit humain..." (III, 197). Nabuco lui oppose "l'esthétique saine" qui examine de la même façon "les grands efforts intellectuels" (71). Par contre il reconnaît à cette fonction littéraire, le cas échéant, certaine utilité: elle forme l'esprit; mais elle peut être entachée de partialité; aussi convient-il d'être au courant du goût personnel et des opinions des critiques pour rectifier leur jugement (72). En ce qui concerne les théories du genre, le moraliste met également en garde son lecteur. Il conteste, en particulier, les postulats de la critique positiviste, la théorie du milieu et des climats d'un Taine: "... "Si le climat, la conformation, la société, les goûts d'un pays doivent produire un art, ou une littérature particulière, pourquoi ne peut-on, en aucun cas, rien en savoir d'avance, en fixer aucun trait avant de l'avoir vu?" (II, 81). Assurément notre écrivain n'a point de toute façon cessé d'être un brillant polémiste. Et il revient sur la soi — disant influence du milieu physique: "... "Dans la même région on trouve à des époques différentes une atmosphère sybarite et une atmosphère ascétique" (III, 82). Oui, un écrivain méditatif peut ne se laisser influencer que par son paysage intérieur; tel autre, plus sensuel, laissera plutôt fuser dans son oeuvre les joies du soleil et d'une nature luxuriante. Nabuco insiste en fait sur l'universalité de l'oeuvre d'art; il se débarrasse mal de sa culture classique. Il est pourtant difficile de nier, même à un Nabuco, toute influence du milieu et des climats, au moins sur l'enveloppe et les éléments extérieurs de l'oeuvre d'art. L'universalité, comme effet, développe l'authenticité humaine du contenu et du message — le chef-d'oeuvre n'est d'aucun temps ni d'aucun pays. Mais Nabuco concède lui-même qu'en toute oeuvre se profile l'image de l'écri-

(71) Cf. III, 141.

(72) Cf. III, 197 et 198.

vain (73): "il est naturel que Shakespeare, ou Molière, ait les traits, des traits de sa race et de son temps" (II, 83).

La sincérité de notre penseur ne saurait être mise en cause, ni sa méthode, respectable. Il cherche sa pensée; la confronte avec les objections; recherche la nuance; l'élabore sous nos yeux. Ainsi provoque-t-il notre estime et même notre admiration, lorsqu'il conclut avec courage, à contre-courant de l'époque: "On n'a rien avancé quand on a établi les rapports de la littérature et de l'art avec le milieu; le génie est toujours une formation singulière à part, l'exception et non la règle" (II, 83).

Nabuco rejette enfin la critique impressioniste ou artiste selon Lemaître ou Oscar Wilde: "... la critique qui recherche des sensations fines, c'est à dire qui veut tout voir d'un nouveau point de vue... se consomme à peine lui-même" (II, 85).

En somme, sa défiance demeure entière à l'égard des critiques "araignées des lettres" (74), qui "dévalisent ceux qu'ils égorgent" (75). De même notre penseur ruine-t-il une certaine critique universitaire: "Les plus honteux plagiaires sont ceux qui copient en contredisant" (II, 120). Bref, perspicacité, mesure et don de style ne manquent pas à l'auteur des **Pensées Détachées**. Il a la plume d'un critique fin et d'un essayiste séduisant. Le **Souvenir de Pétrópolis** (76), le couplet sur l'"antiscience" (77), le **Souvenir du cimetière de Pétrópolis**, où revit l'amour des arbres et de leur mystère (78), bien que précédemment l'auteur ait affirmé: "... le paysage transformé, c'est à dire le sol dévasté par le tison et la hache, vous paraîtra un jour plus beau que la forêt vierge: l'âme, l'effort, l'angoisse, l'intérêt humain, vous saisissant toujours plus que l'oeuvre de Dieu seul" (III, 24), insistent sur cet aspect singulier du talent de Nabuco, le sentiment de la nature associé au génie de la méditation: Chateaubriand et Lamartine, unis à Renan, de-

(73) Cf. II, 117: "Quand vous connaissez bien un auteur, vous connaissez l'homme".

(74) Cf. II, 109.

(75) Cf. II, 112.

(76) III, 43.

(77) Cf. III, 44 et 45.

(78) Cf. aussi III, 51.

meurent à coup sûr les instigateurs de cette pensée féconde et religieuse, patiemment élaborée en un perpétuel va et vient, une espèce de taille de diamant par soi-même, la sincérité qui se veut objective, la recherche incessante du vrai, un apostolat indirect axé sur la charité universelle, enfin tout cela corrigé par l'esprit critique. Il convient d'applaudir l'humaniste qui, selon le conseil de Montaigne, fera son miel après avoir pilloté de ça de là les fleurs: "ce n'est plus thym ni marjolaine; ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à savoir son jugement" (79). On pourrait ajouter qu'un autre trait célèbre du même *Essai* semble en tout point s'être réalisé en Joaquim Nabuco: "Le gain de notre étude, c'est en être devenu meilleur et plus sage" (80). En vérité la sagesse des **Pensées Détachées** peut s'inscrire incontestablement dans la Sagesse française.

*
* *

LES SOUVENIRS

Il reste à examiner les **Souvenirs**, édités en 1906, en même temps que les **Pensées Détachées**, chez Hachette. Un avertissement du recueil nous apprend que ces fragments, **Massangana** et **l'Influence de Renan** peuvent être datés de 1893; ils sont de la même époque que les notes publiées sous le titre de **Pensées Détachées**. Presque tout a été écrit à Pétropolis. Par ailleurs **Massangana** fait aussi la matière du chapitre XX de **Minha Formação** (81). Le texte français semblerait à première vue une traduction; il comporte tantôt des lacunes, tantôt des enrichissements; l'auteur assez souvent améliore son récit; il le recrée même; ou bien quelquefois il atténue sa pensée, au point qu'on peut se demander si en certains cas la recherche élégante ne

(79) Montaigne, *Essais*, I, ch. 26, ed. de 1580.

(80) *Ibidem*.

(81) **Minha Formação**, cf. *supra*.

prime point sur la traduction exacte de la pensée. Par exemple, dans **Minha Formação** on lit: “O encanto que se encontra nesses **eidoli** grosseiros e ingênuos da infância **não vem senão** de sentimentos que só êles conservam a nossa primeira sensibilidade apagada” (82). Le texte français déclare: “Le charme que l’on trouve à ces **eidoli** grossiers et naïfs de l’enfance **vient peut-être** de ce que seuls ils retiennent les traces de notre première sensibilité effacée” (83). Traduction exacte, sauf pour le “**não vem senão**”. Lisons la suite en portugais: “Eles são por assim dizer, as cordas soltas, mas ainda vibrantes, de um instrumento que não existe mais em nós...” (84). Ce qui devient: “On dirait qu’ils sont les cordes, détachées, mais encore sonores, de l’instrument que nous avons un moment été aux mains de Dieu” (85). Ne pourrait-on pas se reporter au système des élargissements ou des clausules à la Chateaubriand: un mot qui s’étend à l’infini, une plage où court un souffle qui ne s’arrête point? Ce n’est pas ici le lieu de s’interroger sur les méthodes de travail de Nabuco, ni sur ses éventuels conseillers. En tout cas il faut s’incliner devant la savante perfection du style de **Massangana** et de **l’Influence de Renan**.

Dans les **Souvenirs**, Nabuco déplace également certaines parties; par exemple le couplet sur la douceur de l’esclavage du Nord forme un tout dans **Minha Formação** (86); dans **Massangana** il est coupé en deux; la seconde partie se place après l’apologie des **engenhos**, distingués des inhumaines **fazendas** du Sud; le texte français d’autre part est plus complet: “C’est lui, l’esclavage, le soupir indéfinissable qu’exhalent au clair de lune les nuits du nord: l’envie tout ensemble de rire et de pleurer, de gémir et de chanter, de vivre et de mourir, dont notre mélodie populaire est l’expression” (87). Une phrase introduit ce couplet lyrique: “A cet esclavage-là je ne puis penser sans un regret involontaire. Il a répandu dans nos vastes

(82) P. 180.

(83) **Pensées Détachées et Souvenirs**, etc. pp. 266-267.

(84) **Minha Formação**, p. 180.

(85) **Pensées Détachées**, p. 267.

(86) Cf. pp. 181 et 182.

(87) **Pensées Détachées**, p. 270.

solitudes etc” (88). La version portugaise met des points de suspension après la phrase: “Nessa escravidão da infância não posso pensar sem um pesar involuntário...” (89). On a l'impression d'un remaniement, et du texte français d'après l'une des versions portugaises, et aussi de la version portugaise parfois sans tenir compte de l'élaboration du texte français. L'auteur, en sa préface de **Minha Formação**, datée de 1900, signale du reste ces retouches d'un manuscrit plus ancien que celui qui avait servi à la publication de l'ouvrage dans le **Comercio de S. Paulo**. D'autre part, tout le développement qui concerne l'influence de l'esclavage sur le christianisme manque au chapitre XX de **Minha Formação**. Par contre il semble lié à deux Pensées (90). **Massangana** ne parle pas du parrain de Joaquim ni de toutes les activités de sa marraine. Quant au chapitre XX, il ne dit pas que la dépendance et la reconnaissance, substance de la religion, ont été puisées par Nabuco à la source de l'esclavage. Il se termine par la résolution de l'auteur, de consacrer sa vie au service de “la race généreuse entre toutes”. Et **Massangana** se clôt sur ce bel élan, écourté dans la version de **Minha Formação**: “Ce pardon spontané, entier, de la dette du maître par les esclaves reconnaissants, est la seule prescription possible de la faute des pays qui ont grandi par l'esclavage et leur chance unique d'échapper au pire talion de l'histoire (91). La noblesse la plus authentique aux yeux de Dieu est celle des générations de martyrs qui se sont succédés dans la captivité. Les Saints Noirs! Puissent-ils être toujours les intercesseurs pour notre terre, qu'ils n'ont cessé de bénir de leur amour, même en l'abreuvant de leur larmes...” (92). Discretion et mesure calculées, rythme équilibré, recherche des clau-

(88) P. 270.

(89) **Minha Formação**, p. 182.

(90) **Pensées Détachées**, III, 36; III, 112.

(91) Ici se termine le passage correspondant du chapitre XX de **Minha Formação**.

(92) Cette phrase magnifique est tronquée, au chapitre XX, p. 189, mais avant les dernières lignes: “Oh! santos pretos: seriam eles os intercessores pela nossa infeliz terra, que regaram com seu sangue, mas abençoaram com seu amor!”

sules paraissent donc avoir été de règle afin de présenter **Mas-sangana** au public universel. La grande idée qui domine cette tendre évocation d'une enfance bercée par la vie patriarcale des **engenhos** du Nord, c'est que l'esclavage est un mal pour ainsi dire apparent, bien que Dieu ait créé l'homme libre. La tendre soumission de l'esclave est le sentiment humain le plus beau qui soit, parce qu'il est le plus désintéressé; cette servitude donne l'exemple de ce que doit être le dévouement de l'homme à Dieu. Bien entendu Joaquim Nabuco ne veut ici parler que des esclaves non opprimés, connus et aimés de leurs maîtres; leur abdication spontanée de tout égoïsme, le désintéressement de leur charité en a fait les saints intercesseurs de tous les pays esclaves.

L'Influence de Renan est également publiée en portugais, sous forme d'article dans le tome IX des **Obras Completas, Escritos e Discursos Literários**, pp. 239-276. On constate, dans la version française, le souci des effets dont nous avons précédemment parlé. Ainsi, "je serais pourtant incapable d'éprouver à sa lecture (de Renan) le saisissement d'autrefois" se traduit: "Eu seria incapaz de experimentar hoje, relendo-o, a impressão de outrora...". Le texte portugais est en général plus complet, semble-t-il: le texte français plus économe, plus précis, plus percutant; il s'éloigne même assez par moment de la version portugaise. Il contient des phrases que le texte portugais ne contient pas, comme: "Chateaubriand est un aigle qui plane sur deux mondes; l'ambition de Renan est de bâtir un rayon de miel..." (93). Par contre l'allusion à Henriette n'y figure pas (94), ni le rapprochement favorable à celui-ci de Hegel et de Renan (95). Mais la réflexion sur le choix par Renan de l'histoire religieuse ("C'est parce qu'elles (les énigmes) étaient insolubles... encore en minerai") ne se trouve pas dans l'article **Influência de Renan**. De nombreux passages diffèrent entre eux dans la partie qui juge de l'esprit historique et du style du savant breton; et assez souvent les phrases ne se sui-

(93) **Souvenirs**, p. 282.

(94) **Obras Completas**, t. X, p. 261.

(95) *Ib.* p. 262.

vent pas dans le même ordre. Assurément la version française offre plus d'unité et de rigueur, voire même de force dialectique. C'est une prose élégante à l'extrême: on arrive difficilement à croire, malgré les réussites brillantes de beaucoup des **Pensées Détachées**, que Nabuco soit arrivé tout seul à polir de la sorte — en compagnie, il est vrai, de Renan — un langage éclatant et dépouillé, où s'étouffent les sonorités d'un Chateaubriand.

Renan, ce "ver à soie de la prose française" qui sacrifia "à la fin le plaisir de penser tout seul au plaisir de plaire en pensant" (96) a opéré en Nabuco "la séparation de l'imagination et du raisonnement en matière religieuse" (97). Notre auteur explique en somme comment la séduction rénaniaque lui fit perdre la foi. Jésus devint un personnage terrestre, aimable et admirable, "le chef moral de l'humanité" (98). Il se métamorphosait en le premier des **créateurs** de Dieu: "C'est à dire qu'il continuait d'être Dieu, seulement on lui prêtait une divinité idéale. Il restait toujours celui dont l'humanité n'est point digne de délayer les sandales" (99). Cependant, converti, Joaquim Nabuco juge Renan avec sévérité: "Son Christ... est un anachronisme naïf de savant et d'artiste qui se substitue soi-même, sans le sentir, et en s'idéalisant fortement, au personnage qu'il veut restaurer... Aujourd'hui je vois que ce prétendu contemporain d'Hérode n'est que la copie d'un littérateur du XIX^{ème} siècle" (100). Dans la version portugaise, il renchérisait: "uma especie de Hamlet hegeliano" (101). Et il accuse Renan de conduire à une espèce de christianisme païen: "Si une école rénaniaque était possible, sa destinée serait d'aboutir au culte de la Madone, lequel réunit au sentiment païen de la grâce le sentiment chrétien de la pureté" (102).

(96) **Souvenirs**, p. 268 et 283.

(97) *Ib.* p. 286.

(98) *Ib.* p. 287.

(99) *Ib.* p. 287.

(100) *Ib.* p. 289.

(101) **Obras**, t. X. p. 267.

(102) **Souvenirs**, p. 290.

Cependant le bilan positif comporte cette remarque: "Il n'est pas douteux que Renan a tâché d'amener autour de Jésus une sorte d'entente littéraire entre le monde des croyants et le monde des sceptiques sans se soucier de savoir lequel en recueillerait le bénéfice. Le respect dont il a souvent entouré l'Eglise provient probablement de ce qu'il a compris qu'il n'existe pas en dehors d'elle d'alliance possible entre l'élite et les autres couches sociales" (103). En tout cas, grâce à l'auteur de **l'Avenir de la Science**, Nabuco reprenait, mais sans goût, l'idée hégélienne que "Dieu est en état continu de formation" (104), non pas dans son infini, mais en partant du fini de l'intelligence humaine; pourtant le rêve d'un Ciel-Prytanée, réservé à une élite intelligente, le convainquait à peine; une pareille philosophie ne suffisait plus à l'imagination créatrice du brésilien. L'art de Renan l'avait vidé de sa foi; l'art inséparable du christianisme la lui ferait retrouver.

En définitive Joaquim Nabuco n'a pas l'air de considérer comme néfaste l'emprise de Renan sur certains "sybarites intellectuels". L'avenir, pense-t-il au contraire, en fera une espèce de psalmiste dans l'oeuvre duquel ne manquent pas "les scintillations et les reflets divins". Mais la barque qui emmène les hommes vers leur destin ne saurait se passer d'une voilure plus résistante. L'auteur des **Pensées Détachées** estime pour sa part devoir à Renan de s'être défié du Scientisme; la **Vie de Jésus** l'a, pour ainsi dire, plongé dans l'hivernage; grâce à l'oeuvre de son maître son imagination ne s'est pas atrophiée au contact des positivistes. Chez le breton il a enfin découvert la **saüdade** sous sa forme la plus haute: le regret d'avoir perdu Dieu et cette soif d'ouvrir un puits dans le désert. Mais c'est aux esclaves, à sa propre lutte en faveur de l'abolition, qu'il doit de s'être délié, arraché à la fascination. Renan a opéré la destruction par l'amour et "l'amour finit toujours par recomposer son Dieu" (105); tel est le secret de la conversion de Na-

(103) **Souvenirs**, p. 292.

(104) *Ib.*, p. 294.

(105) **Souvenirs**, p. 299.

buco. La charité horizontale, puis la charité verticale recomposèrent bientôt la Croix, sanglante, illuminée par la divinité de Jésus-Christ.

De la sorte, **Massangana** et **l'Influence de Renan** ne jurent point avec les **Pensées Détachées**. Ces deux textes exaltent en effet l'Amour qui reconstruit le Monde et recompose Dieu, en permettant de Le connaître. La charité vers les hommes et la charité vers Dieu constituent le centre de ses préoccupations de converti: Dieu est amour; l'homme est son esclave; il doit également se mettre au service d'autrui. Il y a bien entendu certain prosélytisme dans les **Pensées Détachées**; le souvenir d'enfance qui excite à la lutte contre l'esclavage y tient normalement sa place, tout aussi bien que la destruction d'une influence maintenant jugée périlleuse; l'amour y déclare la guerre à une science fort éloignée de sa perfection, évidemment imprudente en ses trop hâtives et sèches conclusions.

*
* *

CONCLUSION

Sainte Beuve a parlé de "cette vaste littérature de banlieue" (106), de ces écrivains de profession, ou d'amateurs qui "ont écrit en français hors de France, sans être Français eux-mêmes" (107). Il citait d'autre part ces "naturalisés" du XVIIème siècle, un Hamilton, un Grimm, un Galiani dont "on ne songe à les rattacher à leur première origine que lorsque... ils s'en retournent vieillir et mourir au dehors" (108).

L'emploi de la langue française pour son chef-d'oeuvre fait évidemment de Joaquim Nabuco un écrivain français au même titre ou autant que ses illustres devanciers du XVIIème siècle. Assurément il pourrait l'être aussi par les sentiments et

(106) Sainte-Beuve, **Causeries du Lundi**, Tome XV, Garnier, Paris, p. 130.

(107) *Ib.*, p. 130.

(108) *Ib.*, p. 131.

la culture. Le français lui est surtout un outil précieux pour forger et limer sa pensée, pour en mettre au point et fixer les nuances. On peut même dire que pour la beauté d'un terme et l'élégance d'un tour il n'hésite peut-être pas à modifier sa maxime, sensible qu'il est au chatoiement et au relief évocateur de certains mots. Mais le fond de son âme demeure tout à fait brésilien. Il le reste aussi par vocation et par amour. Il est en effet appelé à lutter pour l'heureuse évolution de son pays; il réfléchit autant en Américain épris d'espaces où aucun sommet ne heurte le regard, qu'en humaniste averti de la politique et des bouleversements européens. Par l'imagination et le goût poétique des lumières vives il est surtout du Brésil. Mais par l'universalisme il est en définitive chrétien et citoyen du Monde.

C'est en effet une méditation nourrie du Christ et de l'Evangile que recèlent la plupart des **Pensées Détachées**. Il est assez frappant d'y retrouver une apologie du sentiment religieux et, particulièrement, du christianisme, comme au XVII^{ème} siècle chez Pascal. L'esprit apostolique, la chasse aux objections sont phénomène naturel chez un converti: l'auteur pourtant ne condamne pas la science qui l'avait écarté de Dieu; il pense au contraire qu'elle aidera plus tard à Le connaître; il en utilise les données et le langage pour illustrer sa propre expression; mais il attaque le Positivisme et le Scientisme, comme son devancier les Libertins. Et peut-être a-t-il choisi le français précisément parce que ce même idiome véhiculait au Brésil les idées d'un Auguste Comte, d'un Renan et d'un Taine. Combattre l'erreur avec ses propres armes, tel a pu être son souci, comme aussi la combattre en son lieu d'origine.

De même qu'il essaie de concilier Science et Religion, Joaquim Nabuco, classique par goût, recommande à l'oeuvre d'art ou littéraire d'être bien de son temps. Esprit fin, il ne craint point de s'opposer à lui-même, bien qu'à propos de Renan il cite le mot de Lacordaire: "C'est la tendance des esprits faibles, de vouloir unir ce qui est incompatible". Mais la Foi fait de Nabuco un intrépide témoin. Or il ne la conçoit pas sans la

Charité, masse de manoeuvre du Royaume de Dieu, ou simplement levier pour redresser le Monde vers le Dieu négligé.

La place que cet Amour occupe chez notre moraliste, surtout comme instrument de connaissance, fait curieusement songer à celle qu'il tient aussi dans l'oeuvre de Saint-Exupéry. Il est au centre de la philosophie du Renard, dans **Le Petit Prince**. Pour l'aviateur, aimer c'est connaître, se dévouer, être responsable. Car l'égoïsme gauchit la civilisation; il entraîne solitude et insociabilité; de l'homme il fait un isolé, alors que par nature il est d'une communauté. L'obsession de l'argent, la volonté de puissance, l'immobilisme sont également dénoncés par l'aviateur. Enfin **Le Petit Prince**, cet esprit de l'enfance que reconquiert merveilleusement Saint Exupéry, ce ferment de **métanoïa** et de rédemption, conduit par le désert l'aviateur en panne jusqu'au puits d'eau vive, symbole d'illumination et de pur renouveau. Or ce n'est pas l'impression la moins étonnante que puisse procurer la lecture des **Pensées Détachées**: il semble, on ne sait comment, que Saint-Exupéry ait bu à longs traits au même puits que Joaquim Nabuco, tant leurs préoccupations sont les mêmes, leur vision satirique analogue, leur idéalisme identique et le retour des mêmes thèmes obsédant (109). Il s'agit toujours de se dépouiller des préjugés, de tout examiner d'un regard démystifiant, de suivre la voie d'enfance, de croire que l'essentiel est invisible, mais dévoilé au coeur pur. L'imagination contient seule le réel; elle est supérieure à la raison. Enfin tous deux, Nabuco et Saint-Exupéry, invitent le lecteur à regarder vers le Ciel, car les étoiles y sont devenues la joie et l'angoisse. Cependant en l'homme palpita la **saüdade**, telle une plaie béante par où Dieu, pour son retour, se serait frayé un passage.

(109) La méditation de Platon et de St. Jean serait-elle uniquement responsable de la rencontre de ces deux écrivains?

BIBLIOGRAPHIE

- 1 — AMOUR/ET DIEU/ Poésies/de/ Joaquim Nabuco/—/Paris/ Imprimerie de S. Claye/ Rue Saint-Benoit/ —/ 1874. In-8.º, 72 pages.
- 2 — PENSEES DETACHEES/ET SOUVENIRS/ par/Joaquim Nabuco/—/Paris/Librairie Hachette et Cie./79, Boulevard Saint-Germain, 79/—/1906/Droits de traduction et de reproduction réservés-In-8.º, 299 pages de texte. **Massangana et L'influence de Renan** occupent les pages 261-299. Cet ouvrage est reproduit avec la traduction des “pensées” par Caroline Nabuco dans la collection des OBRAS COMPLETAS DE JOAQUIM NABUCO (X), São Paulo, 1949, pp. 1-345.
- 3 — L'OPTION, Hachette, 1910 (150 exemplaires). Nous avons lu ce drame dans la collection des OBRAS COMPLETAS DE JOAQUIM NABUCO (IX), Instituto Progresso Editorial S.A., São Paulo, 1949, pp. 276-358. Cf. infra.
- 4 — MINHA/FORMAÇÃO/por/ Joaquim Nabuco/ da Academia Brasileira/ e do Instituto Histórico e Geographico/ -H. Garnier, Livreiro-Editor/71-73, Rua Moreira Cezar, 71-73/ Rio de Janeiro/ 6 Rue des Saints-Pères,/6/Paris/ — 1900. Nous avons lu cet ouvrage dans la collection des OBRAS COMPLETAS DE JOAQUIM NABUCO (I), São Paulo, 1949, 260 pages.
- 5 — OBRAS COMPLETAS DE JOAQUIM NABUCO, 14 volumes, Instituto Progresso Editorial, S.A., São Paulo, 1949.
- 6 — A VIDA/DE/JOAQUIM NABUCO/ por/Sua Filha/ Carolina Nabuco, Companhia Editora Nacional, São Paulo. In 8.º, 526 pages. Nous avons lu la troisième édition de cet ouvrage, en 2 volumes, publiée sans date chez AMERIC-EDIT. (“Coleção Joaquim Nabuco”. Diretor: ALVARO LINS), Rio de Janeiro.
- 7 — Emile Faguet, “Pensées Détachées et Souvenirs”, in **Les Annales Politiques et Littéraires**, ns. 1. 266, Paris, 29 septembre 1907, pp. 294-295. L'article de Faguet a été reproduit par Graça Aranha, “Correspondência de Machado de Assis e de Joaquim Nabuco”, Monteiro Lobato e Cia. -Editores... S. Paulo, 1923, pp. 216-223.
- 8 — BIBLIOGRAFIA/DE/JOAQUIM NABUCO/por/Osvaldo Melo Braga,/Departamento de Imprensa Nacional/Rio de Janeiro — 1952, 265 pages, illustré. Pour tout travail sur Joaquim Nabuco il est nécessaire de consulter cet ouvrage.

Autres ouvrages utilisés

Antonio Soares Amôra, **História da Literatura Brasileira** (Séculos XVI-XX), Saraiva, São Paulo, 1958.

Jacques de Lacretelle, "La Rochefoucauld", in **Tableau de la Littérature Française**, XVIIème-XVIIIème siècle, Gallimard, Paris, 1939.

Montaigne, **Essais**, I, 1580.

Sainte-Beuve, **Causeries du Lundi**, Tome XV, Garnier, Paris.

*

* *

Les conseils éclairés du Professeur Souza Lima, titulaire de la Chaire de Littérature Brésilienne de la Faculté des Lettres de l'Université de São Paulo, nous ont évité un certain nombre de recherches inutiles pour notre modeste travail. Qu'il trouve ici l'expression de notre gratitude, ainsi que le Professeur Cruz Costa, titulaire de la Chaire de Philosophie de cette Faculté, lequel a bien voulu nous aider à préciser l'ambiance philosophique de la fin du XIXème siècle au Brésil. Enfin qu'il nous soit également permis de remercier le Dr. Paulo Sawaya, Directeur de la Faculté de Philosophie, Sciences et Lettres de l'Université de São Paulo, grâce auquel notre étude aura pu paraître, sans perdre de son actualité.

TABLE DES MATIERES

Préambule	7
Amour et Dieu	12
Les "Pensées Détachées" et l'Ordre Moral	24
Le coeur	24
Le mariage	27
Foi retrouvée	28
La religion de Nabuco	29
La société	34
Les "Pensées Détachées" et l'Ordre Intellectuel	36
L'écrivain en général	36
Nabuco écrivain	38
Les "Souvenirs"	45
Conclusion	51
Bibliographie	55